

COMPTE-RENDU

d'une Lecture faite au Congrès Scientifique de Norwich

Cup. 405. e. 21.

A PROPOS DE LA GUERRE DU PARAGUAY

PAR M. HUTCHINSON,

Consul de S. M. B. à Rosario.

Poucel

Dans une lecture très étendue, faite par M. le consul Hutchinson à la section géographique du grand Congrès scientifique de Norwich (Angleterre), le 21 août 1868 (British association), cet écrivain distingué annonce son nouvel ouvrage sur les contrées du Rio de La Plata (1). Les journaux en ont rendu compte *in extenso*, et notamment le *Daily post* de Liverpool, des 25 et 26 août dernier, sous le titre : *la Guerre du Paraguay*.

M. Hutchinson est un auteur bien connu du monde savant; son nom réveille naturellement la double idée des voyages et de leur description. Vice-président d'honneur de l'Institut d'Afrique, à Paris, il a dû ce titre à son ouvrage intitulé « *Exploration du Niger-Tshada-Binnie* », ainsi qu'à ses autres œuvres « *Impressions de l'Ouest de l'Afrique* » et « *Dix ans de pérégrinations parmi les Ethiopiens* ». Membre de plusieurs autres sociétés savantes, sa verve intarissable, reposant sur un grand savoir aidé d'un remarquable talent d'observation, l'a mis au rang des écrivains les plus goûtés en Angleterre et dans les cercles européens qui recherchent les études sérieuses, embellies par l'élégance et la finesse du style. A mon sens, et autant qu'il m'est possible d'être juge en ces matières, je ne croirais pas

faire la moindre injure au célèbre écrivain diplomate des Etats-Unis, Washington Irving, à qui j'ai dû, après le pur et classique historien Anglais Johnson, mes plus douces études de la langue anglaise, en affirmant que si M. Hutchinson n'est pas leur émule absolu, il est au moins et à la fois l'un des remarquables élèves de ces deux maîtres, chacun dans son genre.

Quoiqu'il en soit, transporté dans l'Amérique du Sud par les exigences de sa carrière consulaire, M. Hutchinson s'est trouvé, depuis 1860, à portée d'observer les événements qui s'accomplissent, depuis lors, sur les bords du Rio de la Plata, du Parana et du Paraguay. Il a publié, dans ces dernières années, une sorte de *Sketch-book*, intitulé « *Buenos-Ayres and Argentine gleanings* »; et à peine retourné aujourd'hui en Europe, il annonce déjà la prochaine publication de l'ouvrage qui vient d'être indiqué « *Le Parana* », etc.

Voilà un titre qui promet un grand intérêt aux amis comme aux adversaires de la guerre contre le Paraguay, pour laquelle tant de lances sont rompues depuis trois ans. Les uns et les autres pourront y puiser d'utiles enseignements, fournis par un écrivain de mérite, et dont l'impartialité se trouvera rehaussée par le caractère de l'emploi public qu'il a exercé au milieu des hommes et des événements qu'il s'efforcera, sans doute, de présenter sous leur vrai jour.

Dans l'état actuel du Rio de la Plata, où tout se trouve aujourd'hui dans un com-

(1) *Le Parana, avec les incidents de la guerre du Paraguay, et Souvenirs de l'Amérique du Sud, de 1860 à 1868*, par M. Thomas J. Hutchinson, consul de S. M. B., etc., etc. (Edward Stanford, libraires (6 et 7, Charring Cross) à Londres.



plet désarroi (hommes et choses), par suite de la guerre du Paraguay, ce n'est pas sans un vif sentiment de peine que les hommes attentifs ont pu lire dans un document diplomatique cette phrase que nous extrayons d'une note du secrétaire de la légation anglaise près la Confédération Argentine, M. Gould, à lord Stanley, en date de Buenos-Ayres, le 19 mai 1868. Voici cet extrait :

« Il serait difficile de comprendre en quoi l'annexion de la République de l'Uruguay au Brésil pourrait matériellement affecter l'indépendance du Paraguay, ou menacer la libre navigation du Rio de la Plata et ses affluents... » A cette proposition, la stupéfaction du lecteur versé dans cette question égale seule l'incompréhensibilité de pareille doctrine, sous une plume anglaise et diplomatique ; car on est tenté de demander au diplomate anglais comment il pourrait être procédé à l'annexion d'une République à un Empire, sans que la première perdît son nom et ses institutions. D'abord, Montevideo doit son autonomie en grande partie à la politique de l'Angleterre. Nous n'avons pas mission de défendre les faits de la politique britannique, mais on ne peut voir sans étonnement un diplomate anglais dire tranquillement à son gouvernement que les résultats diplomatiques obtenus par lord Ponsomby, en 1828, peuvent être stigmatisés en 1868, par l'abandon qu'en ferait lord Stanley ; et ce, sans compensation. Seulement nous connaissons la diplomatie anglaise trop habile, pour qu'elle puisse se déjuger aussi crûment : au moins, répétons-le, sans compensation aucune... Ensuite nous demanderons à M. Gould comment, dans ce cas, Buenos-Ayres accepterait un pareil événement, qui viendrait mettre le Brésil en possession de la rive gauche de la Plata ?

Assurément nous ne sommes guère dans les secrets du cabinet de Buenos-Ayres, mais nous ne craignons point d'être démenti, en affirmant que si les Argentins, depuis trois ans alliés au Brésil, se voient fatalement condamnés à cette guerre du Paraguay, ils n'hésiteraient pas à affronter une guerre, fût-elle de 30 ans, contre le Brésil lui-même, pour lui arracher la possession de Montevideo, si jamais le Brésil osait se l'annexer ; car l'indépendance de Montevideo est une des

plus impérieuses nécessités de la politique argentine. Nous pousserons même l'expression de nos convictions, très-arrêtées sur ce point, jusqu'à dire que Buenos-Ayres aurait abdiqué sa propre indépendance, le jour où elle aurait pu admettre, n'importe sous quelle forme que ce fût, l'Empire du Brésil comme copropriétaire du Rio de la Plata... ! Aussi répéterons-nous ici que jamais un juste équilibre n'existera entre les intérêts divers qui tiennent en ébullition les contrées de la Plata, jusqu'à ce que les Etats situés sur les rives gauches de la Plata et du Parana se soient unis ou confédérés avec le Paraguay, pour former un corps politique indépendant, entre le Brésil et Buenos-Ayres. C'est ce que nous avons développé notamment dans les conclusions économiques et politiques de notre livre « le Paraguay moderne », aux pages 314 et 323.

Mais rassurons-nous, puisque M. Gould affirme, quelques lignes plus bas, que si l'on prend en considération les dangereux effets produits dans la province voisine (brésilienne) de Rio-Grande du Sud, par l'état d'agitation continuelle de la République de l'Uruguay, il est aisé de s'expliquer l'intervention armée du Brésil, sans l'attribuer à des vues ultérieures d'annexion que, jusqu'à présent, il n'a aucunement essayé de réaliser.

Il y a, dans ces assertions, un parfum de sincérité qui garantit la parfaite honnêteté de leur auteur, mais aussi, disons-le, sa complète ignorance de l'histoire du Rio de la Plata qui lui eût enseigné les causes réelles de l'agitation continuelle de Montevideo... De plus, M. Gould ne s'est pas douté un seul instant qu'il se faisait l'interprète benévole des aspirations séculaires du Brésil, toujours niées, à la manière du testament de Pierre le Grand !..

Ces deux citations que nous pourrions multiplier font, du document que nous réfutons, l'élément diplomatique le plus étranger à une saine connaissance géographique, topographique, hydrographique et surtout économique du Rio de la Plata. C'est pour quoi nous n'en disons pas un mot de plus, n'ayant nullement besoin d'appeler à notre aide les raisons politique et commerciale qui veulent que Montevideo soit et demeure pleinement indépendant et du Brésil et de Buenos-Ayres.



C'est, en effet, sur ce point capital qu'évolue, depuis trois ans, comme sur un pivot fatidique, la guerre du Paraguay (et M. Gould le reconnaît) qui ensanglante depuis lors les eaux du Parana, et c'est le Parana lui-même que M. Hutchinson vient présenter à ses lecteurs. Nous ne ferons donc pas la moindre injustice ni au diplomate, ni à l'écrivain anglais, en présageant qu'ils seront d'une opinion diamétralement opposée sur ce point — l'indépendance de Montevideo — et sur toutes ses conséquences logiques. Nous en avons pour garant la haute indépendance de caractère que tout homme qui a beaucoup voyagé puise (lorsqu'il a su observer) dans le grand livre de la nature et de l'humanité, dont les enseignements ne faillissent jamais, à l'instar de tant d'autres dires, à la vérité pure et simple — *rara avis*. — A ce sujet, M. Hutchinson a fait ses preuves, durant ses longues années de voyages et d'observations savantes et utiles ; tandis que M. Gould semble en être à peine encore aux premiers rudiments de ses études sur le Rio de la Plata, et surtout loin encore des observations que tout esprit grave puiserait dans ces études. Son style le démontre et sa logique le confirme.

Dans l'état désastreux des affaires du Rio de la Plata, rien ne pouvait donc être plus heureux que l'apparition du livre de M. Hutchinson, par la raison que, puisées à la source des faits mêmes, ses assertions porteront le cachet de la réalité, avec d'autant plus de raison qu'il se trouve libre de toute attache personnelle, ce qui lui donne un incontestable avantage sur M. Gould. Aussi espérons-nous beaucoup, sous ce rapport, de l'œuvre à la fois courageuse et recommandable d'un fonctionnaire qui se voit obligé de s'inscrire implicitement contre la ligne de conduite suivie par les diplomates de son pays, s'il veut rester dans la vérité nue des faits. Or, nous n'attendons pas moins de l'indépendance bien connue du caractère de M. Hutchinson.

Pour préparer les voies à l'entrée de son nouveau livre dans le monde, l'auteur, en tacticien habile, en appelle tout d'abord à ce constant désir d'apprendre, qui caractérise les sociétés savantes. Ainsi il fait, le 24 août dernier, une lecture à la section

ethnologique et une plus complète encore à la section géographique de ce grand congrès scientifique qui vient d'avoir lieu à Norwich (*British Association*). Ce travail préparatoire est surtout remarquable par les détails topographiques, minutieux et le plus souvent rigoureusement exacts qu'il renferme, ainsi que nous pouvons le constater, au moins pour les nombreuses localités y désignées qui nous sont personnellement connues. La peinture en est si vraie, si frappante, qu'en lisant le récit de M. Hutchinson, nous refaisons, de visu, une foule de nos propres pérégrinations dans ces belles contrées. Seulement il s'y est glissé des omissions et une très-légère inexactitude hydrographique que nous signalerons en passant.

Avant de décrire les beautés fluviales, M. Hutchinson fait, en sa qualité d'Anglais, une excursion sur le littoral argentin de l'Atlantique, dans le but évident de redresser la grosse erreur qui a amené l'insuccès de la colonisation du Rio-Chupat, par 43° 20' 30" de latitude sud. Nous suivrons M. Hutchinson dans cette pérégrination sur le littoral Atlantique, au sud de Buenos-Ayres, pour y relever les intéressants augures qui touchent aux puissantes destinées maritimes réservées à ce pays, et dont les gouvernements de Buenos-Ayres se sont malheureusement si peu préoccupé jusqu'ici. Nous avons dit ailleurs (voir le *Paraguay moderne*, pages 484 à 496), tout ce que méritait d'attention ce littoral maritime ; il sera curieux de voir notre dire implicitement confirmé par les détails géographiques que révèle ou qu'inspire la description qu'en fait M. Hutchinson.

On sait que les Anglais font dater la découverte de Rio-Chupat du voyage d'exploration fait en 1833, sous les ordres du lieutenant Wickham R.-N., et que ce n'est qu'en 1865 qu'un groupe d'habitants du pays de Galles sont allés y préparer l'établissement d'une colonie. L'erreur de cet explorateur, reproduite par M. Woodbine Parish, consistait à dire que ce point du littoral patagonien était boisé, exception rare sur cette côte inhospitalière ; tandis qu'on y voyait à peine quelques saules sur les bords du fleuve. Aussi, dit M. Hutchinson, le capitaine Watson, second secrétaire de la légation britannique à Buenos-Ayres, envoyé sur les lieux pour con-

naître l'état vrai des choses, écrivait-il en 1867 : « L'article dont le manque se fait le plus sentir est le bois... »

On peut donc croire que cet essai d'une colonie anglaise sur le littoral sud du continent américain fera cesser les alarmes du Congrès argentin, qui avait refusé sa sanction à cette entreprise, et aussi les reproches sévères qu'il adressait, plus tard, au pouvoir exécutif, pour avoir passé outre à ce refus de sanction. (Séance du 21 juillet 1866.)

Après cet incident longuement motivé, M. Hutchinson promène le lecteur le long de la côte, en revenant vers La Plata et en s'appuyant sur l'ouvrage de l'amiral Fitz-Roy « *Voyage et aventures du Beagle*, » navire que commandait cet explorateur. Seulement on est étonné qu'il ne dise rien des deux points intermédiaires qui ont, à diverses reprises, appelé l'attention. L'un est la presqu'île San-José, où de courageux aventuriers ont tenté de former un établissement, qui n'a pu résister assez longtemps au manque d'eau et de bois, probablement faute de ressources suffisantes pour donner le temps et les moyens de pousser plus avant de sérieuses reconnaissances. En effet, il nous souvient avoir entendu, voilà bien longtemps, M. Murgiondo (connu par le surnom du Manchot), raconter ses aventures dans la presqu'île de San-José. Il disait la baie très-belle, le climat tempéré, le sol couvert de pâturages fort abondants; et assurait y avoir vu de nombreuses troupes de gros bétail devenu sauvage. Cette dernière circonstance une fois avérée, nul doute qu'on ne trouvât de l'eau dans la presqu'île. En effet, le pâturage naturel pourrait, à la rigueur, recouvrir un sol dépourvu d'eaux courantes, même sans le secours de fréquentes pluies, comme il arrive sur cette côte, vu que les rosées y sont puissantes; mais la présence du bétail, si elle est constante, indique nécessairement l'existence d'eaux permanentes dans les environs, fût-ce même à la distance d'une ou plusieurs lieues à la ronde. Que ces eaux soient courantes, provenant de sources, ou en dépôt dans les lagunes, leur existence est certaine, s'il y a du bétail, et cette certitude nous la puisons dans les mœurs même du gros bétail dont le *modus vivendi* suit des lois fixes et régulières dans son état naturel,

qu'à tort nous appelons sauvage. Ce tort s'applique surtout à l'étonnante sagacité que déploie le cheval pris à l'état de nature. Ainsi, il est un type de l'autorité et du commandement, dans l'ordre de la création des quadrupèdes, et développe les plus nobles qualités, dans l'exercice de sa vie de famille. Eh! qu'on ne pense pas que cette qualification soit hasardée en parlant des animaux; plusieurs d'entre eux, hélas! pourraient donner des leçons à l'homme, en fait de dévouement et de consécration au bien-être de la famille...

Il faut être retourné en Europe, après avoir vécu longtemps loin des sociétés humaines, et au milieu de la prairie américaine où végètent des millions de bestiaux, pour être pénétré de cette triste vérité. Toutefois, sans nous jeter dans une thèse de philosophie animale, nous pouvons bien lancer cette boutade à nos misères sociales que chaque heure du jour révèle par tant d'issues, et sans solution de continuité.

C'est en raison des lois auxquelles obéit le bétail à l'état de nature, que nous persistons à espérer que de nouvelles investigations pourront faire trouver les eaux qui existeraient nécessairement dans la presqu'île de San-José, s'il était avéré que le gros bétail y subsiste à l'état permanent, ainsi que l'affirmait M. Murgiondo. Or, l'eau trouvée, ce point deviendrait une très précieuse escale pour la navigation sur ces côtes désertes, et un puissant point d'appui en vue de leur colonisation.

Une autre localité très intéressante et que ne signale pas M. Hutchinson, sur la côte, au sud de Buenos-Ayres, en outre de la Laguna-de-los-Padres et dans son voisinage, c'est le grand envahissement de l'Océan dans les terres, connu sous le nom de *Mar chiquita* (mer petite). Ce vaste sinus ou cette lagune est situé par 37° 30' latitude Sud, c'est-à-dire à une distance presque égale du cap Sainte-Marie et du port de Bahía-Blanca. On ne connaît pas les sondages du goulet étroit qui le fait communiquer avec l'Océan; on ne saurait dire si c'est une dépression du sol que la mer aurait envahi sous l'empire de la tempête, dans une grande marée; mais le fait est là, aussi vieux que la découverte de l'Amérique, et il appelle en vain l'attention de Buenos-

Ayres sur cette côte de l'Atlantique si précieuse pour l'avenir de la domination maritime que Buenos-Ayres est appelé à y exercer.

Le Brésil, moins inattentif aux chances qui pourraient lui échoir, semble avoir son attention portée sur ce point, depuis que le baron Maua, le puissant financier, avait acquis ou protégé de ses ressources les vastes territoires de M. Lesama, voisins de la lagune de los-Padres et de la Mar chiquita. On se demande même si cette entreprise privée fut la cause ou l'effet des attraites de ces localités précieuses au point de vue d'une prochaine ou possible colonisation. Il faut laisser au temps l'explication de ces soupçons, peut-être sans fondement; mais les événements qui se déroulent, depuis trois ans, au Rio de la Plata, autorisent malheureusement des suppositions même hasardées. C'est pourquoi nous insistons sur ces deux omissions dans le récit descriptif que M. Hutchinson a fait du littoral argentin sur l'Atlantique, depuis le Rio Chépat jusqu'au cap Saint-Antoine, qu'il accuse, avec raison, de n'avoir aucune des proportions géologiques propres à annoncer le grandiose Rio de la Plata. Il en dit autant du cap Sainte-Marie, aussi peu saillant sur la rive gauche; mais les alluvions amenées pendant tant de siècles, et par une masse aussi considérable que celle des eaux de la Plata, reconnaissables sur la sonde située à 50 lieues en mer, ont bien pu entasser les limons à l'embouchure, aux deux côtés du courant principal, jusqu'à égaliser les bords presque au niveau des eaux. C'est ce qui expliquerait le peu d'élévation des caps, surtout pour celui de la rive droite, qui est, dans toute son étendue, de pure alluvion. Quant à la rive gauche, sol granitique micassé et très-mêlé de grès de diverses sortes, ainsi que de quelques quartz, il s'élève presque aussitôt des deux côtés du cap Sainte-Marie, à l'Est, par les roches de Castillos, près la frontière du Brésil, et à l'Ouest et Nord-Ouest, par la montagne de Maldonado, connue sous le nom de « pain de sucre », dernier piton, au Sud-Est, du contrefort oriental de la Cuchilla grande qui descend des hautes terres du Brésil.

Mais laissons ces questions aux hydrographes et aux géologues et suivons M.

Hutchinson dans ses intéressantes pérégrinations, en remontant le vaste estuaire de la Plata et ses majestueux affluents. D'abord il dépeint la côte de Montevideo avec toute l'exactitude que donnent à son dire les excellents documents sur lesquels il s'appuie, et notamment sur ce qu'on peut appeler l'histoire du territoire de l'Uruguay, par Don Manuel de la Sota, ainsi que la récente carte du colonel Reyes, qu'on peut regarder comme des travaux originaux aux quels tout écrivain empruntera les plus sûres données pour réparer d'inévitables omissions, dans une description orale. Ainsi nous signalerons celle des rivières Rosario et Sauce qui se jettent dans la Plata, comme celle de Santa-Lucia. Il n'en est pas de même pour celle de San-José, comme le croit M. Hutchinson. En effet, San-José se confond avec Santa-Lucia avant d'entrer dans la Plata ensemble. Or, les rivières Rosario et Sauce ne sont pas inférieures en volume d'eau aux deux autres prises isolément avant leur jonction, et elles servent parfaitement au mouvement d'un cabotage dont l'activité s'accroît de jour en jour.

Nous laisserons donc M. Hutchinson décrire succinctement, d'après de si bons maîtres, le territoire oriental de l'Uruguay, d'une superficie de 7,036 lieues carrées, plus 2,400 *cuadras* ou carrés de 100 varas de côtés, d'après la carte Reyes (tandis que la *cuadra* de Buenos-Ayres a 150 varas de côtés); mais non compris, sans doute, les territoires neutres qui le séparent du Brésil. Ce petit pays si joli, si fertile, si sain, qu'il en a mérité le surnom de Joyau de l'Amérique du Sud, a pour capitale Montevideo, fondée en 1725. Il compte, aujourd'hui, environ 300,000 habitants, dont plus de la moitié sont étrangers; la plupart italiens, espagnols et basques français.

En traversant la Plata, de Montevideo vers la rive droite qui est basse jusqu'à la Ensenada, on y trouve la baie de ce nom, formée par un renforcement du fleuve dans les terres. Ce qu'en dit M. Hutchinson est tellement neuf, qu'il faut lui en laisser le mérite de la primauté, en le traduisant littéralement.

« De Montevideo à Buenos-Ayres, nous « trouvons 130 milles, mais jusqu'à l'Ensenada, il n'y en a que cent. Cette baie a « été explorée par M. Hunter, comme

Voyage de la Beagle et de l'explorateur

« dant le navire *Delosel*, de la marine royale, et cette exploration a été publiée par l'Amirauté, carte n° 2,231. On a beaucoup parlé des avantages que présentait l'Ensenada comme port principal pour Buenos-Ayres, et en mars 1863 le gouvernement provisoire fit un contrat avec le célèbre et énergique M. Wheelwright pour la construction d'un chemin de fer de Buenos-Ayres au port de l'Ensenada. Quoique la distance, entre ces deux points, ne soit que de vingt-huit milles, soit neuf lieues et un tiers marines, il n'en a été fait jusqu'ici que quelques milles, à cause de l'opposition élevée par quelques monopoliseurs de la localité; ce qui est d'autant plus regrettable que le mouillage devant Buenos-Ayres n'est ni sûr, ni abrité. Il est, en outre, sans profondeur jusqu'à une distance de dix milles à partir du rivage. Enfin il présente d'autres inconvénients, tels que une forte dépense et de grands retards pour décharger les navires d'outre-mer, au moyen de petits bateaux. Comme corollaire de ces inconvénients, on est souvent trois mois pour charger ou décharger un simple navire de 250 tonneaux.

« La baie de l'Ensenada, m'écrit M. Coghlan ingénieur civil de Buenos-Ayres, présente au contraire un bassin abrité par des rochers ou des talus commençant à la pointe Santiago ou San-Yago, avec deux milles de long, une eau profonde et six cents à huit cents pieds de large courant tout autour, près du rivage, des deux côtés de la baie. La profondeur varie de douze à dix-sept pieds dans les basses eaux. La baie, après les eaux profondes, a environ trois milles d'extension, mais à partir du chenal propre au mouillage, elle est peu profonde et coupée de bancs de pierres tendres. L'entrée est large et sans obstacles autre que la barre sur laquelle la profondeur de l'eau, dans les basses marées, est encore de huit pieds. Le courant y est irrégulier et principalement influencé par les vents. Il est reconnu que des navires d'un tirant d'eau de quatorze pieds sont entrés dans le port de l'Ensenada, lors du blocus français à Buenos-Ayres, époque où l'Ensenada se trouva très fréquentée, en raison de ce blocus.

« Au dehors de la barre existe un mouil-

« lage spacieux, avec un fond excellent et abrité du Sud et du Sud-Ouest, les seuls vents qui peuvent amener des tempêtes dangereuses. Dans ce mouillage, tout navire s'y trouve dans une bien plus grande sécurité qu'à Buenos-Ayres ou même à Montevideo, et surtout bien plus près du rivage, en attendant de pouvoir traverser la barre, ou d'être allégé, si c'est nécessaire. Une carte de l'Ensenada fera voir la différence comparative de ces divers mouillages tels que les a fournis la nature; et du reste Buenos-Ayres est trop bien connu pour avoir besoin d'être décrit ici.

« Une autre grande carte de cette province, dressée par les soins du bureau topographique, fera connaître, d'autre part, les noms des propriétaires terriens de la province, en démontrant combien l'élément étranger s'accroît de jour en jour dans cette partie du monde.

« En remontant la Plata, depuis Buenos-Ayres, et à la distance d'environ vingt milles, on arrive à la base du Delta du Parana.»

Nous laisserons M. Hutchinson à l'embouchure de ce grand Delta, que nous avons nous-même indiqué sous le nom indigène de Carapachaï, comme décrit poétiquement par M. Sarmiento, d'après les études approfondies de M. Marcos Sastré. (Voir les *Otages de Durazzo*, p. 38.) Seulement nous affirmerons, comme M. Hutchinson, que le sommet du Delta s'arrête près de San-Pedro, à 30 lieues marines (90 milles) de sa base; et c'est aussi l'opinion de M. Perkins, contrairement à celle du capitaine Page U.-S.-N., qui voudrait porter sa hauteur jusqu'à la pointe *Diamante*, à 178 milles géographiques, et 245 par les détours du fleuve. Trompé, sans doute, par la longue série des îles du Parana, le capitaine Page n'aura pas tenu compte du changement de direction du courant qui, au-dessus de San-Pedro, incline ou plutôt arrive sensiblement du Nord, ce qui enlèverait au Delta porté jusqu'à la pointe *Diamante*, la rectitude de ses angles, ainsi que l'observe M. Hutchinson.

A notre sens, les sociétés de géographie auraient raison de fixer ainsi, d'un commun accord, les limites du grand Delta paranéen, afin de lui conserver le caractère d'originalité qu'il a reçu de la nature elle-même. En effet, au-dessus de San-

Pedro, le courant du Parana, formant une courbe prononcée venant du Nord, donne au pays les apparences de plus en plus sensibles des contrées tropicales, ce qui enlève aux choses et aux hommes qu'on y trouve les allures plus vives, on pourrait dire moins nonchalantes, de la zone tempérée qui semblerait s'arrêter à San-Pedro. Toutefois, rien n'empêcherait de constituer un nouveau Delta qu'on appellerait *du Nord*, en prenant pour base la ligne de San-Pedro, s'il est vrai (ce que nous ne pouvons affirmer) qu'à partir de ce point, le nombre et la proximité des îles l'une de l'autre puisse donner ce caractère des lagunes de Venise, que nous a rappelé le Delta, qui serait alors désigné comme *delta du Sud*, depuis les embouchures du Parana et de l'Uruguay, qui en forment la base, jusqu'à San-Pedro comme sommet.

Les longs et très intéressants détails que donne M. Hutchinson, tant sur la navigabilité des divers canaux du Delta que sur l'aboutissant obligé des transports fluviaux au railway grand central de Rosario à Cordova, sont trop techniques pour être résumés; il faut les lire. Mais on peut croire que l'auditoire de M. Hutchinson, à Norwick, aura été charmé autant que surpris de parcourir, en un quart d'heure, le millier de lieues que déroulait à leurs yeux la vive parole de M. Hutchinson, en suivant les lignes tracées par les ingénieurs Campbell et Pompey-Moneta, lignes qui reçoivent un commencement d'exécution sous l'habile direction de M. Wheelright, par l'ouverture du grand central railway partant du port de Rosario, sur le Parana, pour aboutir provisoirement à Cordova. Il faut dire provisoirement, car évidemment Cordova deviendra la tête des lignes que l'avenir verra se former, pour rayonner, sur des centaines de lieues au N.-E. jusqu'au dernier territoire argentin de Jujui, (sous les ordres d'un sous-gouverneur délégué du gouvernement de Salta, et limitrophe de Bolivie); au N.-O., jusques au col de San-Francisco, passage des Cordillères qui conduit au port chilien de Caldera, sur l'Océan Pacifique, et à l'O. jusqu'à un passage plus aisé et moins éloigné, découvert depuis peu, dit M. Hutchinson, entre San-Juan et Mendoza, et par conséquent plus rapproché de Valparaiso. Ces trois voies, traversant les provinces du Nord, feraient arriver leurs

riches produits à la grande artère ferrée de Cordova à Rosario, où les navires d'outre-mer, d'un tirant d'eau n'excédant pas 16 pieds, les recevraient pour les porter directement à tous les points du globe. M. Hutchinson cite, entr'autres, deux navires français jaugeant plus de 600 tonnes et tirant 16,3 et 16 pieds 6 pouces français, ayant déposé leur chargement sur le môle de Rosario en moins de quinze jours, au mois de janvier 1865. Il cite aussi la barque américaine *Wenham*, de 597 tonnes, ayant plus de 700 tonnes de poids et tirant 47 pieds anglais, déchargée et rechargée dans l'espace de trente-un jours, en l'année 1859.

Ces faits pratiques n'ont rien que de fort naturel pour ceux qui ont vu, comme nous, dès 1855, les pavillons des principales nations maritimes, dans le port de Rosario, opérer régulièrement, quoique moins aisément, ces mêmes travaux, avant la construction de tous môles. Nous l'avons dit nous-même en 1857: « Cette œuvre (le môle), entreprise par M. Hopkins, est due aux commerçants de Rosario qui l'ont faite par souscription. » (Voir le *Paraguay moderne*. — Documents, pag. xxxviii).

La navigabilité du Parana pour de grands navires de commerce est un fait bien acquis, et il prouve toute l'importance de ce port. Mais ce qui est moins connu et non moins important, c'est que, le railway central de Cordova ne sera, avec le temps, que la tête de ligne des voies ferrées de l'intérieur du pays argentin, de même le Rosario ne sera que le premier des ports nombreux que le commerce étranger fréquentera, avec le temps, sur les rives du Parana, puis sur celles du Paraguay !. Le Rosario n'est donc, à notre sens, que la première étape du commerce maritime vers l'intérieur de l'Amérique du Sud; et, pour ne parler ici que de la rive droite du Parana, on peut lui promettre autant de ports nouveaux, aussi pourvus d'éléments de prospérité que le Rosario lui-même, qu'elle compte de puissantes rivières, descendant de la crête des Andes. Ainsi, Santa-Fé, à 30 lieues plus haut, sur l'embouchure du Salado (du Nord), ainsi, les ports qu'attendent le Rio-Vermejo, et le Pilcomayo, débouchant l'un et l'autre, dans le Rio-Paraguay, et tant d'autres points intermédiaires sur la côte du Chaco, qui intéressent vivement les provinces

de Cordova, Santiago, Catamarca, Tucuman et Salta!

En accompagnant son auditoire sur les lignes tracées par les ingénieurs Campbell, protégé par M. Bushental en 1855 et Pompey Moneta, celui-ci, sous les ordres de M. Wheelvight, en 1866, M. Hutchinson n'a révélé que les futures prospérités du Nord à l'Ouest du pays argentin; et cependant il ne craint pas de dire que ces entreprises seraient des plus bienfaites, des plus importantes et des plus avantageuses de notre temps, au double point de vue du commerce et de la civilisation, et il a grandement raison!

Mais que serait-ce s'il avait ajouté que, en suivant son examen depuis l'Ouest jusqu'à l'extrême Sud des Pampas, il y trouverait autant d'éléments de travail et de prospérité que ceux qu'il a signalés depuis l'Ouest jusqu'au Nord! Sans doute, M. Hutchinson a craint de faire croire qu'il exagérât les ressources de l'immense contrée de la Plata; et puis il n'aura pas voulu franchir les limites qu'il imposait à sa lecture, en l'intitulant: *Up the rivers and through some territories of the la Plata districts, in South America*. Evidemment le haut des rivières et quelques territoires des districts de la Plata, ne permettraient guère à M. Hutchinson d'appeler l'attention de son auditoire vers l'extrême Sud du continent. Il avait, d'ailleurs, pour objet principal de la concentrer sur les contrées du Nord, notamment sur les événements qui s'y développent, depuis trois ans et plus, par suite de cette guerre monstrueuse contre le Paraguay, qui a frappé de stupeur l'Europe même, dans sa coupable indifférence, devant les résultats dont elle menace les intérêts commerciaux et maritimes.

Nous imiterons donc la réserve de M. Hutchinson, avec d'autant plus de raison que nous avons donné nous-même un aperçu de l'attention que mérite l'extrême Sud du littoral argentin, dans notre rapport à la Société de statistique de Marseille (2^e fascicule de 1867) sur le *Registro Estadístico de la République argentine*.

Posé à Cordova, centre du pays argentin, M. Hutchinson fait rayonner l'éclat de sa parole vers chacune des provinces du Nord à l'Ouest, avec tant de concision pour une si vaste étendue de territoires, qu'il n'est pas possible de l'analyser; nous citerons en partie: « Depuis que la terre ar-

« gentine est connue, Cordova a été renommée pour ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de mercure. On y trouve des gisements très considérables de marbres (pierre à chaux), mais jusqu'ici on n'a pu découvrir aucune trace de houille.

... « A la suite de la province de Cordova, on trouve celle de Catamarca, etc. »

Ici M. Hutchinson mentionne notre propre Mémoire, publié dans le Bulletin de la Société de géographie de Paris, avec des détails circonstanciés sur cette province, et dont sir Roderick Murchinson parla, est-il dit, avec éloge, à l'assemblée générale de la Société royale de géographie de Londres, le 23 mai 1864, ce qui nous empêche de nous y arrêter. Puis, M. Hutchinson continue: « En dehors de Cordova et de Catamarca, toutes les provinces au Nord et à l'Ouest, telles que Santiago-del-Estero, Tucuman, Salta, Jujui, Mendoza, San-Juan, La Rioja et St-Louis abondent en riches minéraux qui, une fois soumis à une exploitation régulière, n'auront pas d'autre débouché que par le railway grand-central de Cordova. »

M. Hutchinson aurait pu ajouter que chacune de ces provinces, surtout les deux premières, jointes à Catamarca, donneraient, seulement en coton et en sucres, un élément de transport pour le railway bien autrement considérable que les minerais réunis de toutes les provinces susmentionnées. Après ces détails trop concis, parce qu'ils sont relatifs à l'intérieur des terres, M. Hutchinson, qui ne perd jamais son objectif « *up the rivers* » (le haut des rivières), revient aux bords du Parana, et partant du port de Rosario, développe, devant son auditoire, les magnificences de cette navigation fluviale, en touchant pour ainsi dire à chacune de ses beautés, de ses grandeurs. S'il a été laconique pour les provinces intérieures, il est minutieux dans les détails du littoral de celles de Santa-Fé, Entrerios et Corrientes, qu'il voudrait faire connaître, pour ainsi dire, pas à pas, afin d'être fidèle à sa devise: *up the rivers*. Ici encore on ne saurait résumer d'innombrables détails topographiques; il faut les lire dans le texte même, car leur étendue ne permet pas d'en aborder la traduction. Seulement j'avoue n'avoir rien lu encore, sur ces contrées, d'aussi

détaillé, d'aussi complet que cette remarquable description topographique.

Enfin, M. Hutchinson introduit son auditoire par les trois bouches du Rio Paraguay qui se verse majestueusement dans le Parana, entre deux îles que le temps et les alluvions ont élevées au confluent de ces deux magnifiques rivières; de là le nom de *tres bocas* ou embouchures.

A ce point de sa narration, on sent que M. Hutchinson a atteint le but de son voyage, c'est-à-dire de sa lecture. On croirait qu'il respire, non d'aise, mais de douleur. Il semble dire à son auditoire: N'est-ce pas que la course a été longue? Eh bien! toute fatigue jusqu'ici n'est rien, comparée au douloureux spectacle qui nous attend; nous voici *up the rivers* enfin! c'est tout ce que je vous ai promis, reposons-nous, en attendant que je vous aie livré mes angoisses d'homme sincère, nées de catastrophes dont ce malheureux pays est, depuis trois ans, l'incroyable victime. Voici mon livre: *Le Parana avec les incidents de la guerre du Paraguay*. C'est un témoin oculaire ou immédiat de ces incidents qui va parler. Il racontera, presque jour par jour, ce qu'il a vu ou connu, aux sources mêmes de faits. Lisez, méditez et jugez.

Nous qui comprenons qu'un homme aussi capable que l'est M. Hutchinson de dépeindre les lieux et les choses, faillira le moins possible dans ses jugements sur les personnes et sur leurs actes, espérons que la lumière se fera sur les mystères de cette guerre contre le Paraguay, dès l'apparition du livre de M. Hutchinson, guerre que la postérité appellera impie, comme fut appelé le partage de la Pologne....

En attendant, nous traduirons *in extenso* la peinture du Rio-Paraguay, telle que M. Hutchinson l'a présentée à son auditoire de Norwich, en achevant sa longue et instructive lecture.

Puis, notre propre tâche sera terminée. Après avoir dépeint la grande largeur du Parana et ses îles aussi magnifiquement boisées au-dessus qu'au-dessous de la ville de Corrientes, après avoir indiqué, à demi-lieue au-dessus de l'île de la Mesa, la maison blanche où notre compatriote, le docteur Brougues, a tenté d'établir une colonie d'agriculteurs français dès 1833, aux lieux même où résida longtemps notre célèbre Aimé Bonpland, le compagnon de

l'illustre baron de Humboldt, M. Hutchinson décrit les approches du confluent du Paraguay avec le Parana, formés eux-mêmes de nombreux affluents. Entre ces derniers il cite le Rio-Grande se jetant dans le Parana, sur le sol brésilien, pour former le Parana, nom qu'il garde jusqu'à Buenos-Ayres, sur un parcours de 2500 milles au delà duquel la cataracte d'Apipe empêche toute navigation dans le Haut-Parana; ici nous traduirons littéralement:

« Le dernier explorateur de cette cataracte a été le capitaine Page, de la marine des Etats Unis, en 1854, 1855, 1856. Le fort Paraguayen d'Itapiru est situé sur la rive droite du Parana, à dix milles du confluent. Vis-à-vis d'Itapiru est le Paso ou gué de la Patria, sur la rive de Corrientes, où l'on remarque une forêt de très-grande beauté, imitant ce qu'on peut appeler un vaste parc. Non loin de là, mais j'en ignore la distance, on trouve un véritable lac d'eau chaude, et tellement chaude en vérité, que des officiers Brésiliens, venus pour s'y baigner, n'eurent que le temps, après s'y être plongés, de se sauver bien vite, pour ne pas être *ébouillantés* (boiled). Tout le long des deux rives du Paso de la Patria jusqu'à une distance considérable, apparaissent de très-nombreuses masses ou pitons de basaltes et pierres ferrugineuses. La côte Paraguayenne, depuis Itapiru jusqu'à *tres bocas* (où nous avons vu le Paraguay déboucher dans le Parana, dont le volume d'eau s'en trouve considérablement augmenté), paraît couverte d'une végétation impénétrable et généralement élevée. Elle est formée par un haut talus bordé d'une voie ou ceinture blanche qui le sépare du cours de l'eau.

« Au-dessus de son confluent avec le Parana, le Rio Paraguay a été le théâtre de sanglantes rencontres entre les armées et les flottes combinées du Brésil et des Républiques Argentine et Orientale contre le Paraguay.

« Je dois m'abstenir sur ce sujet, dans cette lecture purement géographique, mais mon livre actuellement sous presse à Londres, imprimerie Stanford, devra jeter quelque lumière sur les incidents de cette guerre, car j'ai été témoin d'une foule de ces incidents.

« Remontons le Rio Paraguay en pas-

« sont devant la batterie de Curuzu et les
 « forts de Curupaity et Humaita. En face
 « de ce dernier débouche la rivière Ver-
 « mejo, née dans les Andes, après un long
 « parcours à travers le grand Chaco et
 « partie de la province argentine de Salta.
 « La dernière exploration de cette rivière
 « a été faite par M. Lavarello de Buenos-
 « Ayres (1) en 1864, lorsque le premier
 « ministre du gouvernement national
 « Argentin, M. Rawson offrit une sub-
 « vention et des privilèges qui ne furent
 « point agréés (sans doute par la Société
 « de navigation de Salta?). Sur la rive
 « gauche de Vermejo, mais j'en puis dire
 « à quelle distance de son embouchure,
 « est établie une petite colonie qui a pris
 « le nom de ville Rivadavia.

« Au delà de l'Etat du Paraguay, la
 « rivière a été explorée, ainsi que divers
 « de ses affluents, dans le Matto Grosso,
 « district brésilien. En 1858, un Italien,
 « le capitaine Bossi, s'avança dans quel-
 « ques affluents du Paraguay, venant des
 « montagnes de Matto-Grosso, et il assure
 « que quelques-uns des affluents supé-
 « rieurs du Paraguay partent d'une ori-
 « gine (watershed) qui leur est commu-
 « ne, à quelques lieues seulement de dis-
 « tance, avec d'autres affluents supérieurs
 « de l'Amazone, cette autre grande artère
 « fluviale du continent sud-américain.
 « (C'est là, du reste, une opinion admise
 « depuis longtemps).

« Les principaux tributaires du Rio-Para-
 « guay sont le Cuyaba, le Casca, le
 « Diamantin et l'Oro; tandis que ceux
 « de l'Amazone se composent des sources
 « (fontaines-rivulets) du ou des Tocan-
 « tins, du Xinga et du Tapayos. Ce qu'il
 « y a de remarquable dans cette origine
 « identique des sources de ces deux grande
 « fleuves, la Plata et l'Amazone, c'est que
 « les affluents de ce dernier coulent, dès
 « leur origine, directement vers le nord,
 « jusqu'à leur jonction avec le grand cou-
 « rant qui, dès lors, se dirige à l'est incli-
 « nant au nord, pour se jeter dans l'Atlan-
 « tique, sous l'Équateur; tandis que le
 « Rio de la Plata se déverse aussi dans
 « l'Atlantique et sur le même rivage orien-
 « tal de l'Amérique du Sud, mais par la

(1) Nous pensions que M. Lavarello était un capitaine marin de Gênes (voir le *Paraguay moderne*, p. 56. Camoia libraire, Marseille).

« latitude de 33° sud, à une distance géo-
 « graphique de plusieurs centaines de
 « lieues marines (et non de milles) de l'em-
 « bouchure de l'Amazone. »

Si la lecture de M. Hutchinson n'eût pas été purement géographique, il eût, sans doute, profité des réflexions qu'inspire ce phénomène de deux grands fleuves du monde, naissant sur un même point culminant et embrassant, dans leurs parcours, presque jusqu'aux deux extrémités de l'Amérique du Sud, dont tout l'intérieur devient ainsi leur tributaire, ou pourrait dire, sur une superficie d'au moins 600 mille lieues, c'est-à-dire deux fois égale à celle de l'Europe, à laquelle M. de Humboldt attribue 302 mille lieues superficielles.

Ce fait unique sur le globe a, depuis longtemps, frappé les hommes de la science; mais il n'est point encore parvenu à faire mouvoir, malgré sa grandeur, les spéculations de l'industrie ni du commerce. Il est là, comme la lumière du soleil, dans laquelle l'astronome a au moins trouvé des taches... Mais il ne dit encore rien à certains financiers du vieux monde (peu dignes de ce nom) qui se disputent misérablement les débris de l'économie publique. Espérons que le temps approche où de véritables financiers sauront élever le niveau de l'esprit public à la hauteur des conceptions qu'inspirent ces immenses et grandioses tableaux de la nature. Nature souverainement riche, car elle possède les germes de toutes les prospérités, et ces germes n'attendent que le travail de l'homme pour être fécondés par des entreprises destinées à rapporter cent pour un.

Nous finissons par une simple indication qui fera comprendre la valeur de cette promesse.

Depuis leur origine jusqu'à leur débouché dans l'Océan par le Rio de la Plata, les eaux du Paraguay traversent la zone torride du Sud et la moitié de la zone tempérée. Ceci veut dire, commercialement parlant, que le sucre, le coton, le café même, puis l'indigo, le riz, la cochenille et cent autres produits naturels peuvent être transportés par ces eaux bienheureuses sur les bords de la Plata, c'est-à-dire sous un climat des plus éléments du monde. Là, les navires d'Europe les recevront, sans craindre les fièvres ou le vomito negro des rivages tropicaux de l'Amérique.

D'autre part, la prairie de la Plata, aujourd'hui solitaire, est appelée à devenir l'un des greniers du monde auquel elle offre, en attendant, la viande de ses millions de bestiaux, sous la forme de l'extrait de viande que le génie bienfaisant du baron Liebig a trouvé le moyen de propager.

La Providence ne pouvait accumuler plus et de plus riches ressources sur un point du globe que celles dont la Plata est dotée.

Qu'attendent les travailleurs pour alier remuer ces éléments de bien-être? Qu'attendent les capitaux pour aider les travailleurs? Nulle part autant de mines plus sûres même que des mines d'or, et pour les exploiter, point n'est besoin d'endurer les souffrances légendaires du travail des mines. De grands steamers pour les transports d'Europe, des petits pour le remorquage dans les rivières, des chemins de fer et autres, des ponts, des canaux, etc., tels sont les instruments que demande l'Amérique du Sud pour remplacer le sa-

bre qui décime sa population trop insuffisante, par la charrue qui la décuplera en attendant de la centupler. Car le travailleur d'Europe accourra dans ces belles contrées, comme il arrive à chaque période qui voit régner la paix après les longs désastres de la guerre. Et ces enfants de l'Europe, perdus pour son sol dégagé des millions de soldats consommateurs improductifs, ne seront pas perdus pour la prospérité de la mère-patrie. Au contraire, ils lui demanderont beaucoup plus de ses produits pour les consommer, en échange de ceux que leur travail aura conquis sur le sol d'Amérique, depuis qu'ils y seront devenus producteurs eux-mêmes.

Beaux rêves, dira-t-on... Nous les donnons pourtant, tels que nous les inspire le tableau tracé de main de maître par M. Hutchinson, en démontrant, ce qui du reste était connu, l'union possible des sources de l'Amazone avec les hauts affluents de la Plata.

ÉPILOGUE

Depuis que M. Hutchinson a fait sa lecture, les événements se sont précipités au Rio de la Plata, non vers un dénouement, mais vers une extension de désastres et de ruines qui feraient croire à l'anéantissement de la nationalité paraguayenne, pour ceux qui supposent ce résultat possible avant qu'il n'existe plus ni un homme, ni une femme, ni un seul enfant nés sur le sol du Paraguay, comme disent les Paraguayens. Cette héroïque hyperbole de tout un peuple-holocaste se laissant, de propos délibéré, écraser sous le char de la civilisation et de la liberté que leur apportent les alliés... n'a qu'un modèle dans l'histoire d'Amérique : c'est le mot sublime de Gutzwiller, au pied du bûcher qui allait le dévorer. Il est vrai que les bienfaits promis par les envahisseurs du Paraguay sont encore cachés dans les navires cuirassés du Brésil, qui vomissent le fer et la mort, ces lugubres précurseurs de civilisation et de liberté.... Aussi les Paraguayens, peu confiants, répondaient-ils à cette promesse par l'abnégation la plus complète de leur vie ! Est-ce que tant de sang et de ruines ne font pas tressaillir d'horreur tout cœur honnête ?

L'abandon d'Humaita et de Tebicuary (si ce dernier est vrai), après trois ans d'échec pour les alliés, peut-il signifier autre chose que le commencement d'une longue suite de guerillas, toujours plus terribles et redoutables pour l'agresseur que pour l'envahi ? Et ce genre de guerre ne peut-il pas durer trente ans s'il le faut ! Que le Brésil y réfléchisse, car, seul, il en supportera les frais. Les difficultés s'ag-

graveront à mesure que les envahisseurs pénétreront plus avant et, en définitive, le Brésil devra s'emparer de Montevideo pour en faire fatalement son centre d'opération.

Déjà ce fait a franchi les limites de la préparation — la mort du président Flores, assassiné en pleine rue de Montevideo par six hommes masqués, et l'ex-président Berro, égorgé dans le cabildo (la mairie), le même jour, sont autant d'énigmes à deviner.

Et c'est alors que tous les habitants du Rio de la Plata se lèveront en masse pour courir sus aux Brésiliens. La guerrilla, descendant du Paraguay, enveloppera l'immense frontière du Brésil d'une ceinture de ruines dont le premier effet sera un violent affranchissement de ses trois ou quatre millions d'esclaves; d'où pourra naître un nouveau St-Domingue, mais sur 250 mille lieues de superficie !

Quant on songe qu'un gouvernement jusque-là assez sage pour éviter toute action au dehors, en ne songeant qu'aux améliorations intérieures, a pu se lancer dans pareille aventure, on se demande si la monarchie n'est plus viable dans l'Amérique, puisqu'un tel aveuglement est venu frapper l'unique monarque né sur le sol américain ?

Que le Brésil y réfléchisse, nous le répétons avec prière, avec supplication, car voici ce que dit M. Hutchinson dans son livre « *Le Paraná* », publié depuis sa lecture au congrès de Norwich : « Les journaux du Paraguay affirment qu'il est « ridicule de supposer qu'une République

de 25,000 lieues de superficie, d'une incroyable fertilité et peuplée de deux millions d'habitants sobres, laborieux et braves, puisse être subjuguée par le fait d'un long blocus. Notre pays, disent-ils, est resté isolé du monde entier pendant 27 ans, sans avoir éprouvé aucune sorte de privation sensible pour nous. Depuis le commencement de l'invasion, les femmes ont remplacé les hommes dans les travaux de l'agriculture. La hache, la charrue et la bêche ont fait merveille dans leurs mains, si bien que les produits agricoles de cette année (1867) suffisent non-seulement aux besoins des populations et de l'armée, mais laisseront en outre un excédant considérable. L'industrie s'est développée depuis que la guerre a commencé. La fabrication des étoffes de coton et de laine s'accroît et s'améliore de telle manière, que ces produits rivalisent, pour le prix et la qualité, avec les produits identiques de l'étranger. La poudre qui était fabriquée dès l'époque de Francia, s'obtient aujourd'hui d'excellente qualité et en quantité surabondante. Le papier qui sert à la publication des journaux le *Semanario* et le *Cabichuè* est fabriqué chez nous. Le fer abonde dans nos mines et de nos fondries sortent fréquemment de nouveaux canons rayés, etc. Ils concluent en disant : *Risum tenentis amici*, à la supposition que le Paraguay puisse être conquis au moyen du blocus de nos rivages ! Telles sont les déterminations (statements) des Paraguayens ; non les intentions ; » dit M. Hutchinson (*Paraná*, p. 343.)

En lisant cet exposé grave, simple et résolu des sentiments des Paraguayens, après trois ans d'une guerre implacable, l'imagination semble se reporter aux jours de deuil pour Lacédémone, alors que la mère Spartiate présentait à son fils le bouclier, en lui disant : *Va combattre et retourne vainqueur, ou bien.... porté sur ton bouclier !*

Ce n'est point une population sauvage ni barbare que celle qui est guidée par une telle confiance en elle-même, en présence d'ennemis dont la puissance et la richesse sont, en proportion de l'étendue de leur territoire, vingt fois plus considérables que la puissance et la richesse des Para-

guayens, puisque le Brésil et la République Argentine présentent 400 mille lieues de territoires contre les 20 à 25 mille du Paraguay ! Non ; on les calomnie en les appelant sauvages et barbares. Les Paraguayens sont des hommes comme on n'en fait plus guère de nos jours... Que le Brésil y réfléchisse ; nous le disons pour la troisième fois.

Les balles de plomb ou d'or (le temps nous l'apprendra), qui ont brisé la vie d'un illustre rejeton de Charles-Quint, au Mexique, étaient le résultat logique d'une de ces fautes qui sont plus qu'un crime ; faute que l'Angleterre expiera dans l'Inde, et que l'Espagne est en train d'expier chez elle. Mais la faute que commet le Brésil de vouloir porter sa frontière du Sud jusqu'au Rio de la Plata, autrement que par un développement commercial et par la légitime influence morale qu'il lui aurait donnée, semblerait présager l'un de ces formidables arrêts de la Providence sur la destinée des empires et de leurs dynasties.... Rien ne pouvait être plus fatal pour la dynastie américaine de Bragança que cette inutile ambition. En voici les raisons :

Le condor des Montagnes Rocheuses n'attend qu'un signal pour aller nicher dans l'aire du condor des Andes ; voilà longtemps qu'il la convoite. Quel moment plus propice que l'heure qui aura sonné le glas de la monarchie brésilienne ? L'Amérique du Sud, étreinte au nord par une flotte à vapeur, tout le long de l'Amazonne, jusqu'au Pérou et à la Bolivie, flotte montée par les Celto-Germains des Etats-Unis, qui ont cessé d'être Anglo-saxons, tandis qu'à son extrême sud elle héberge déjà les colons anglais des îles Malouines, les vrais Anglo-Saxons, et aussi sur la terre ferme, quelle barrière opposera-t-elle à cette double invasion, celle-ci restât-elle pacifique, comme elle l'a été jusqu'ici ?

Le Brésil, dévoré par l'anarchie d'une guerre de races, après avoir dévoré lui-même le peuple paraguayen, son plus puissant allié naturel pourtant... ; le Rio de la Plata convulsionné par la guerre du Paraguay et acharné contre le Brésil, depuis que celui-ci aurait planté son drapeau à Montevideo, quelle résistance présenterait l'Amérique du Sud ainsi déchirée dans son propre sein ? Seul, le Chi-

Il resterait entre la Cordillère et l'Océan Pacifique, avec sa rude et puissante population pleine d'énergie ; mais que pourrait faire un seul ? Ce que fait aujourd'hui le Paraguay : se faire tuer...

Ah ! qu'on ne pense pas que ceci soit un rêve encore. Ne voilà-t-il pas longtemps déjà que Monroe s'est écrié : « L'Amérique aux Américains »... Eh bien ! cette maxime, aggravée par des ambitions de plus en plus réussies, a déjà donné le Texas, la Californie, Saint-Thomas aux Etats-Unis, et lui promet sous peu le Mexique, l'île de Cuba et peut-être le Canada. Une fois maîtres du littoral, depuis le St-Laurent, jusqu'à Panama (qu'ils possèdent déjà de fait aujourd'hui), quelle barrière restera-t-il à franchir aux Etats-Unis, pour mettre le pied et la main sur l'Amérique du Sud ? Sans s'occuper des petits et faibles Etats de l'Amérique centrale : San Salvador, Nicaragua et consorts, les flottes des Yankees, entrèrent à toute vapeur dans l'Amazonie, sans nul souci des Guyanes, et tout sera dit ; car, avant que ces faits s'accomplissent, le grand railwag de 2,600 milles anglais (4,000 kilomètres environ) unira l'Atlantique au Pacifique, en ayant pour tribulaire de son mouvement on peut dire, tout l'intérieur de l'Amérique du Nord, c'est-à-dire une superficie de huit cent mille lieues qui auront pour artère cet incroyable chemin de fer de New-York à San-Francisco... Voilà 18 ans que les Etats-Unis ont commencé cette œuvre gigantesque, et avant 5 ou 6 ans peut-être, elle sera achevée. Alors, la grande route de l'extrême Orient traversera le continent du Nord de l'Amérique !

Ce fait immense et dont la conception seule est une véritable gloire, disons-le, sera pour les Etats-Unis bien plus important, sans doute, que ne le serait pour l'Amérique du Sud l'union des affluents supérieurs de l'Amazonie et de la Plati ; aussi cette dernière entreprise deviendra pour les Yankees, une simple question de canalisation intérieure, c'est-à-dire un jeu, une distraction, dès qu'ils auront posé sur les deux Océans le grand railway, comme jalou principal du commerce, entre l'extrême Orient et l'extrême Occident.

Dans cet état, l'Atlantique deviendra une simple Méditerranée pour l'Améri-

que... Et l'Europe, avec ses 300 mille lieues de superficie, ne sera plus qu'une des principales colonies des deux Amériques aux quinze cent mille lieues, réunies sous l'influence prédominante des Etats-Unis.

Il serait grand temps, en vérité, que l'Europe voulût bien aviser à ces importantes questions d'un intérêt universel, au lieu de s'absorber, sans profit et sans gloire, dans des questions d'un grain de sable : le Sleswig, par exemple, ou tout autre.

La Confédération Américaine a trop d'intelligence et de sens pratique pour ne pas comprendre, malgré Monroe et ses commentateurs, que l'Europe a le droit et le devoir de se préoccuper d'un avenir aussi grandiose que celui des deux Amériques. Que celle du Nord appartienne en propre et en entier aux Etats-Unis, avec toute l'autorité et la puissance qui lui sont réservées, nul ne s'y opposera ; mais que l'Amérique du Sud reste, dans son intégrité, aux peuples qui la possèdent !

Cette double question si légitime, une fois bien nettement posée, ne peut être sûrement résolue que par l'affirmation d'une confédération diplomatique de l'Europe tout entière, n'ayant pas d'autre objet que de maintenir la légitimité des droits de tous et de chacun.

Les Etats-Unis sont trop partisans du fait, pour ne pas reconnaître la grandeur d'une confédération européenne ainsi conçue ; et l'on peut se fier à leurs sages calculs pour espérer qu'ils chercheraient à retirer de ce grand acte européen, tous les avantages possibles. Or, le premier de tous serait, pour eux, de s'unir à l'Europe, pour travailler, de concert, à la pacification pleine, entière, solide de l'Amérique du Sud qui ne demande pas mieux. Ce pacte, même tacite, mettrait fin aux bouleversements actuels, en prévenant de futurs désordres, car ils seraient, d'avance, frappés d'une réprobation solennelle et par l'Europe entière et par les Etats-Unis toujours prêts à joindre leur action commune et basée sur la justice de l'intérêt général, pour arriver à un compromis pacifique. Ainsi, le premier point en litige aujourd'hui, est la guerre du Paraguay. Assez de sang et de ruine ont attesté la bravoure des belligérants, l'honneur est sauf, de part et d'autre ; qu'on remette donc les

choses *in statu quo ante bellum*. Que les questions intérieures de chaque nationalité soient réglées par elles-mêmes, sans coaction voisine, c'est-à-dire par un congrès local sous la protection immédiate de la diplomatie européenne et de celle des Etats-Unis, pour la sûreté et l'indépendance des délibérations de ce congrès. Que chaque congrès s'engage à respecter les solutions que ses voisins donneront à leurs propres questions intérieures, à titre de réciprocité, et que chacun s'occupe chez soi de ses propres affaires, sans se mêler de celles du voisin.

Comme couronnement de cet édifice moral destiné à la formation d'une grande confédération de l'Amérique du Sud, que le temps amènerait inévitablement pour sa représentation diplomatique dans le monde, qu'un code unique, un versel, juste, généreux, libéral, soit sanctionné par tous les Etats, au point de vue de la navigation des grands fleuves de l'Amérique du Sud et de tous leurs affluents.

Là est la pierre de touche d'une paix octavienne, à laquelle serviraient de modèle, *mutata mutandis*, les traités qui régissent en Europe les cinq ou six puissances riveraines du Rhin.

Ce code une fois en exercice, tous obstacles sérieux seraient écartés entre les nationalités naissantes dans l'Amérique du Sud ; plus de complications entre riverains, plus de ces monopoles ou de ces restrictions qui aigrissent l'esprit, parce que l'intérêt est lésé. Telles sont celles que le Brésil fait subir au Pérou et à la Bolivie par le régime fiscal qui arrête tout commerce de leurs affluents dans l'Amazonie, même après l'ouverture de ce fleuve au commerce du monde entier, mais seulement jusqu'à la limite des eaux brésiliennes... Là, les produits du Pérou et de la Bolivie ne peuvent passer qu'avec le bon plaisir de la fiscalité brésilienne !...

Ces injustices une fois abolies partout où elles peuvent exister, au Brésil comme au Paraguay ou ailleurs, il ne resterait

plus aux mouvements désordonnés de l'Amérique du Sud que l'action des ambitions personnelles, qu'on laisserait se débattre dans les limites de chaque localité, sans danger pour l'intérêt général qui les absorberait bientôt toutes dans le courant de l'immense prospérité engendrée par les entreprises d'intérêt matériel, auxquelles donnerait lieu la grande et large base de sécurité formée par la paix générale et par le code universel de la navigation fluviale au profit de tous.

Que si ces idées ou d'autres analogues ne pouvaient prendre place dans la diplomatie de l'Europe, qu'on se résigne à voir le commerce maritime s'affaïsser de jour en jour parmi nous ; c'est-à-dire l'atonie du commerce et de l'industrie engendrer tous les maux sociaux dont nous ressentons déjà plus d'une atteinte. Puis viendrait le marasme de la décomposition dessiller les yeux éblouis encore par les excès du luxe d'une civilisation parement factive, dont l'échafaudage ne repose que sur des expédients et des artifices trop exploités par les habiles.

Ce dire est crû, mais le temps se chargera d'en démontrer la fidélité, à l'encontre des illusions fleuries ou dorées qui en dérobent encore les tristes et redoutables réalités. Les temps de deuil approchent et le signal en sera donné par le premier coup de canon des bords du Rhin ou de la Vistule, où les canons sont là... mèche allumée.

Soul, un vigoureux courant d'idées nouvelles peut éteindre ces mèches menaçantes, et ce courant n'existe désormais pour l'Europe vieillie, que dans la jeune Amérique, dont la sève puissante peut seule redonner à ses populations besoigneuses la vie large, l'air et l'espace dont nous manquons ici.

Benjamin POUCET,

18, rue des Petits-Pères.